

JOSÉ LENZINI

Les Derniers Jours
de la vie
d'Albert Camus

ACTES SUD

*A toi Marie,
partie trop tôt,
mais qui n'aurais pas su
non plus
lire ces mots...*

*Les misères de la vie enseignent l'art
du silence.*

SÉNÈQUE

AVERTISSEMENT

Ce livre est un récit dans lequel sont évoqués les derniers jours d'Albert Camus. L'auteur s'y est attaché avec un souci de précision factuelle. Il retrace cet ultime voyage avec une volonté de rester fidèle à la réalité telle qu'elle a été évoquée dans différents ouvrages, des articles de presse ou des témoignages obtenus dans le cadre d'autres livres ou conférences. Ces témoins – proches et amis de Camus, secrétaire, compagnons de route ou de journalisme – ont permis à l'auteur de livrer certaines anecdotes qui ont pour objet de donner la mesure humaine de cet homme ouvert au monde.

Ce livre, dont la trame est le silence de la mère, présente des situations dans lesquelles il est possible d'imaginer Camus confronté à un destin qui lui paraissait incertain. Cette réalité a toujours habité, préoccupé l'auteur de *L'Étranger* ou de *Caligula*, le romancier comme le journaliste, le philosophe comme l'homme. C'est pourquoi nous avons choisi de nourrir l'ensemble de citations issues de l'œuvre de Camus. Elles viennent, au fil des pages, étayer le récit en le nourrissant de la vérité de ses mots. Ces citations, souvent

brèves, sont placées entre guillemets afin de les discerner de l'ensemble du récit. Si nous avons choisi de pas en donner les références, c'est par souci de ne pas couper la lecture par des renvois en bas de page. Notre souhait est que ces citations incitent à (re)lire Camus et à retrouver les silences qui font également la richesse de son œuvre.

L'APPARTEMENT DES OMBRES

“C’est trop jeune...” Elle n’a dit que ces trois mots en les articulant du mieux qu’elle le pouvait. Trois mots après un long silence dans lequel étaient enfouies tant de phrases ravalées, douloureuses et vagues comme un désert. Elle n’a pas pu pleurer. Une grosse boule de feu coulait dans sa gorge, la brûlait au plus profond, et séchait ses larmes. Ses deux nièces Paule et Lucienne étaient restées légèrement en retrait, un peu étonnées qu’elle n’éclate pas en sanglots. Elles attendaient, immobiles, bras ballants, ne sachant que faire, que dire, ni quelle attitude adopter.

Le regard de la vieille femme s’était porté naturellement sur la photo posée sur l’étagère. Il était là, figé dans son imperméable, une cigarette à la main, le regard de biais, ne pouvant pas croiser celui de sa mère. Ce regard chargé à la fois de tendresse et de détachement. Ce regard dans lequel beaucoup croyaient lire une indifférence qu’il n’avait jamais désavouée, sans doute pour n’être pas

contraint de justifier cette “infirmité de nature” héritée des longs moments aphones passés en compagnie de sa mère... Elle, ses cheveux avaient blanchi, les rides du visage s'étaient creusées, mais elle gardait ce petit nez droit et un regard marron chaleureux. Cependant, “quelque chose dans ce visage frappait. Ce n'était pas seulement une sorte de masque que la fatigue ou n'importe quoi de semblable écrivait provisoirement sur ses traits, non, plutôt un air d'absence et de distraction, comme en portent perpétuellement certains innocents, mais qui ici affleurait fugitivement sur la beauté des traits.”

Il faisait sombre dans le petit appartement fleurant la soupe, la cire et l'humide. Il faisait sourd dans cette pièce dont les carreaux de l'unique fenêtre vibraient sous le passage du tramway qui carillonnait de sa cloche aigre, couvrant un moment le brouhaha permanent de la rue. Ça ne la dérangeait pas. Elle était sourde et n'entendait plus depuis longtemps que par vibrations. Ou bien par le regard. C'est son corps tout entier qui écoutait sans les discerner les bruits du quotidien.

“Vraiment trop jeune...”, répétait la mère qui avait pris le cadre dans ses mains noueuses et l'orientait vers la clarté avare de la fin de journée. “Albert ! Le pauvre Albert ! Comme son père... Si jeunes ! Tous les deux...”

Les nièces se regardaient, échangeaient une moue dubitative. C'est vrai qu'il était encore jeune, Albert... quarante-sept ans ! On ne devrait pas mourir à cet âge. Et si loin de chez soi. Mais c'était le destin...

De manière quasi instinctive, le regard de la vieille femme s'était porté sur un autre cadre accroché au mur : la médaille militaire du père, mort lors de la bataille de la Marne. Elle dodelinait un peu de la tête, se sentant comme orpheline et veuve une fois encore.

Ses mains, déformées par les rhumatismes, s'attachaient au petit cadre. Elle aurait voulu parler. Elle ne savait pas. Elle n'avait jamais su. Elle avait toujours vécu dans cet immuable silence de ceux qui ignorent les mots au point de les craindre et de se résigner à n'en plus dire, faute d'avoir su les apprivoiser.

Maintenant, elle suivait sans s'y attacher les mouvements de la rue. Comme à son habitude, elle roulait et déroulait autour de ses doigts un petit mouchoir qu'elle oublierait plus tard sur l'un des rares meubles de la pièce.

Alors revenaient les souvenirs... Tout avait passé si vite depuis le 7 novembre 1913. Albert était né à 2 heures du matin. Beaucoup de souffrances par une nuit froide et boueuse, dans cette charrette qui n'en finissait pas de s'enfoncer et de gémir sur des chemins détrempés. Et puis il était venu. Sagement. Sans pousser le moindre cri. Un deuxième garçon après Lucien qui avait déjà trois ans... C'était

bien ! Le père était content. Elle aussi. Tout était déjà prévu pour accueillir le bébé dans la petite maison de Mondovi. C'est là, au domaine viticole *Le Chapeau de Gendarme*, que le père travaillait comme caviste. Ce village agricole situé dans l'Est de l'Algérie, près de Bône, était bien agréable. On y vivait bien. On avait le bon air de la campagne. Et il n'y avait presque plus de malaria. Mais le petit Albert avait un problème oculaire et le médecin de famille était préoccupé. Il avait conseillé de se rapprocher d'Alger où les soins seraient de meilleure qualité. C'est comme ça qu'elle s'était installée, en juillet, avec ses deux enfants, chez sa mère qui avait un petit appartement à Belcourt, un quartier pas très éloigné du centre d'Alger. La vieille était un peu dure. Mais c'était sa manière d'être. Quand on a élevé seule neuf enfants, on ne peut pas faire de sentiment ou ergoter sur l'éducation. Au fond, elle n'était pas bien méchante, même si elle frappait fort avec le nerf de bœuf dès qu'un gamin faisait une bêtise.

Il fallait juste avoir un peu de patience. Lucien les rejoindrait après la vinification. Il trouverait un travail et les installerait dans un autre appartement plus grand. Là, c'était du provisoire. Le logement de Belcourt n'était pas très grand. Pas plus de trois pièces. Comme la grand-mère et un de ses fils, Etienne, à demi muet, avaient déjà leur chambre, Catherine et ses deux enfants se partageraient la troisième pièce. Pour la nuit, on s'arrangerait...